



L'Affaire du Luberon

Scènes de la vie maçonnique

Épisode 4

Je ne sais si Théo lira ce procès-verbal
détaillé
que m'a demandé Henri, mon vénérable.

Je ne sais si Théo lira ce procès-verbal détaillé que m'a demandé Henri, mon vénérable, mais je devine ce que mon maître en écriture, pourra m'en dire un jour : « Des pages et des pages d'introduction pour exprimer ta confusion, ta maladresse et tes insuffisances, est-ce que cela rime à grand-chose ? Plus grave : Tu te situes, toi, Titou, au centre de l'Affaire. C'est le défaut de tous les narrateurs, dont la seule raison d'écrire est l'hypertrophie de leur moi. Ils s'en gonflent jusqu'à en éclater. Est-ce là tout ce que tu as retenu de mon enseignement ? »

Pardon, Théo, mais dans cette affreuse cage grillagée, c'était bien moi qui me trouvais au centre de l'Affaire, le seul à avoir été arrêté, le seul à être menacé d'un juge, le seul à être accusé officiellement d'avoir fait obstacle à la justice au nom du secret maçonnique. De qui parlerais-je en dehors de moi ? Mais rassure-toi, Théo. Je sors de cette cage et mon récit change de nature. Je m'efface devant les événements.

Jusqu'à l'aube pourtant j'avais veillé et somnolé comme si j'avais été condamné à la prison à vie. Faut le vivre pour le croire. J'en revenais sans cesse au secret. Nos Grands Maîtres à la radio ou à la télévision parlent de discrétion. Le fait même qu'ils se montrent à la télévision prouve qu'ils ne sont pas discrets. Leurs beaux discours sentent l'artifice, l'excuse, le faux-nez. Avec *Big Brother Bear* sur le Mail, ils ont bonne mine. Tu parles d'une discrétion ! Il faudra bien qu'un jour, on en revienne au vrai secret. Je ne sais plus qui a dit qu'il fallait qu'une porte soit ouverte ou fermée. Nous, nous laissons la nôtre entrouverte. Je ne dis pas nous à La Roquebrussanne, mais nous à Paris et dans les grandes villes où les obédiences organisent des journées portes ouvertes. Ciu dit que nous ressemblons à ces filles qui montrent haut leurs cuisses pour que le reste se devine. Notre reste à nous, nul ne pourra jamais le deviner s'il n'est pas initié. Ne parlons plus de discrétion, mais d'intimité. À quoi bon dévoiler un peu ? Nous devons donner notre adresse, mais demeurer portes fermées.

Si vous interrogez les habitants de La Roquebrussanne, vous constaterez qu'ils ignorent presque tous que nous avons notre temple dans la Ville-haute et que nous nous réunissons normalement sans nous cacher et à jours fixes. Voici notre adresse : 8 rue Tournefort, la petite rue qui est derrière celle des Pénitents gris. Notre rue tourne fort, c'est vrai. Les gens y passent rarement. Elle est peu praticable en voiture. N'y signalent notre présence que trois boîtes aux lettres : *La Justice*, *Le Chemin*, *La Lumière*. Le facteur est au courant et répartit le courrier. Nous disposons du téléphone avec un abonnement au nom du *Club de la République*. Marinette, la femme de Ciu, que toute la ville connaît par la Brasserie du Mail, nous fait livrer nos agapes. S'il nous faut un plombier, nous nous adressons à celui de la rue des Pénitents gris. Bref, nous ne faisons aucun mystère, mais nous ne montrons pas nos cuisses pour faire imaginer la fête.

Qu'importe que dans le reste de la ville, on nous imagine terrés Dieu sait où à manigancer des choses souterraines ! Nous, nous savons bien qui nous sommes et ce que nous faisons dans le temple. En Ville-haute comme en Ville basse, les gens préféreraient en vérité que nous n'existions pas. Ils n'aiment pas que nous leur rappelions notre existence dans la pénombre. C'est le raisonnement des gens modestes, je le sais bien. Or voilà que la franc-maçonnerie des gens friqués, dont moi, j'ignore tout, fait ériger *Big Brother Bear* bien en vue sur le Mail. Dans les temps

de grande confusion comme en France aujourd'hui, ce sont toujours les petits comme moi qui trinquent et payent la note.

D'ordinaire, chacun apprend tout événement extraordinaire, meurtre, attentat, grève, inondation par la télévision, la radio ou le journal. L'événement nous est présenté arrangé, nettoyé, ficelé, pour que nous partagions l'idée officielle de ses causes, de son ampleur et de ses conséquences. Presque toujours le débat-bidon entre des journalistes, qui font semblant de s'opposer, ne nous rapproche guère de la vérité. Dans cette affaire du Luberon, j'ai dû me faire mon idée personnelle du déroulé des causes et des effets sans formatage préalable. Pendant ma nuit en garde-à-vue et les jours qui la suivirent immédiatement, j'étais en plein cirage.

À dix heures trente exactement, ma garde-à-vue de vingt-quatre heures prenait fin et Fantoche, ironique, m'a libéré.

- Que cela vous serve de leçon. Restez à notre disposition. Ne quittez pas La Roquebrussanne et débarrassez-moi le plancher.

Ouf ! J'étais dehors, citoyen libre d'un pays libre, maître de ma journée, sale, crasseux et pas rasé, mais heureux, exalté, avec le besoin pressant de voir du monde, beaucoup de monde. À cette heure, mes enfants étaient à l'école et ma femme à l'hôpital où elle prenait son service très tôt. J'ai jugé inutile d'aller aussitôt à la coopérative. Il serait toujours temps de reprendre mon travail au début de l'après-midi. Aussi, me suis-je rendu sur le Mail avec la joie de me retrouver libre dans un oubli complet de mes idées sombres sur la raison pure et la déraison folle.

Les éliminatoires battaient leur plein. Les Deltas grouillaient de partout et, parmi eux, l'un des favoris pour la finale : Ciu, pointeur, Nestor, milieu, Théo tireur. Trois de nos frères qui jouaient à pétanque depuis l'enfance, trois grandes figures locales : Théo, le Professeur, Ciu, le Patron-Propriétaire de la Brasserie du Mail, Nestor, dont la boutique de lingerie fine embellissait les dessous des jolies femmes de chez nous et d'ailleurs. En finale, le samedi suivant, ces trois-là pourraient affronter des professionnels patentés comme Le Chimpanzé ou le Bègue.

Je suis d'abord allé embrasser Marinette à la Brasserie du Mail. Marinette est ma meilleure amie, la grande copine de mon enfance, ma pulpeuse Marinette, toute blonde, toute fraîche, avec le grand sourire de ses yeux ravis par sa joie de vivre. Jour après jour, Marinette s'enivre de toute cette foule sur le Mail. Elle rend sa clientèle heureuse par sa façon d'onduler entre les tables et le

soleil du matin au-dessus des platanes s'infiltrer à travers le feuillage. En cette heure encore matinale où la fraîcheur va bientôt céder, notre beau Mail semble illuminé. Un peu plus tard dans la journée, les rayons du soleil seront arrêtés par nos vieux platanes qui le défendent de toutes leurs ombres.

Marinette est née le même jour que moi et nos mères ont été voisines pendant des années. Depuis ces temps anciens, car nous avons maintenant quarante ans, elle et moi, Marinette a épousé Ciu, qui a vingt ans de plus qu'elle et qui l'a rendue riche. Il la trompe et l'a toujours trompée, toute la ville le sait, mais elle l'aime à fond comme elle fait tout. Enfants, nous étions voleur et voleuse ensemble et elle chapardait mieux que moi. Par son mariage, elle a mieux réussi que moi, mais nous demeurons frère et sœur sans aucun secret entre nous.

Dois-je dire deux mots du couple Ciu-Marinette ? Digression, me répondrait Théo, mon professeur. La lumière est au bord du chemin, sous les pierres et cailloux, me dirait sûrement Victor le Belge, écris tout ce qui te passe par la tête et ne construis surtout pas un récit, tu en ferais un avorton de la réalité.

Au contraire de ce qu'il devrait être, le couple Marinette- Ciu vit à l'envers des idées reçues. Puisqu'on me dit « dis tout, Titou » ce qui va à l'encontre de mes idées, je me lâche sans précautions : Ciu trompe Marinette et toute la ville le sait, mais Marinette lui est fidèle.

- Cela vaut mieux que s'il buvait ou jouait, m'a-t-elle dit un soir de tristesse, et figure-toi, mon Titou, que je reconnais ses poulettes à leurs parfums. Les vêtements de Ciu en sont imprégnés et ses grognasses ont le culot de venir se faire renifler à la brasserie. Tu comprends qu'il m'arrive de saler leur café ou de poivrer leur bière. Elles grimacent et ne reviennent plus.

Dès qu'elle m'a vu entrer, Marinette a couru vers moi pour m'embrasser, mais mon odeur l'a repoussée. Elle a le nez sensible.

- Titou, tu pues. Va te laver dans la douche du personnel.

Je lui suis revenu un peu plus tard tout propre et tout joyeux. Nous nous sommes alors embrassés longuement devant les clients. Je savais qu'ils m'enviaient et il y avait de quoi. Marinette a beaucoup fait pour le succès de la Brasserie du Mail. De nombreux habitués s'attardent en terrasse pour le plaisir de la regarder glisser entre les tables en faisant tourner sa jupe.

Mais on ne me regardait pas seulement parce que je serrais la belle Marinette à pleins bras. J'étais devenu la vedette du jour.

À cette heure presque matinale et pendant toute la journée, l’Affaire de la Disparue du Luberon était pour tout le monde l’Affaire Titou.

- Tu es devenu très célèbre, mon Titou, me glisse à l’oreille Marinette.

Elle ramasse un journal sur une table et me fait lire la première page. Gros titre : La Disparue du Luberon. Sous-titre : Le Grand Orient est dans le coup, déclare le commandant Moret de la police judiciaire.

En page intérieure, je vois ma photo et je lis : Un haut responsable maçonnique placé en garde-à-vue.

- Ils ne t’ont pas loupé ! me dit Marinette.

À de nombreuses tables, les clients se levaient pour mieux me regarder. Ma joie est aussitôt partie en fumée.

- Ne rougis pas, tu n’y es pour rien, me dit Marinette.
- Mais Marinette, tous ces gens savent maintenant que je suis franc-maçon ?
- Et après ? Cela les amusera cinq minutes, mais au fond, ils s’en foutent.

Il faut toujours écouter Marinette. Cette femme a tellement d’humanité que ça lui donne du savoir, même si elle n’a pas fait plus d’études que moi. Elle m’a pris le bras comme si elle était fière de me connaître, elle m’a installé à une table en terrasse d’où elle a commandé pour moi un gros crème et des croissants.

- Prends ton plaisir, mon Titou, et moque-toi de l’opinion. Ce grand couillon de journaliste a même écrit que tu avais déclaré : « Plutôt mourir que de livrer le secret maçonnique. »

Avant même d’avaler mon crème et mes croissants, j’ai lu toute la page du journal. Je vais seulement rapporter ce qui m’a le plus frappé sur le moment.

« La franc-maçonnerie forme une société secrète très fortement hiérarchisée. Elle est d’origine protestante et, de même que les pasteurs sont choisis par leur communauté, les loges locales élisent ceux des leurs qui sont destinés à diriger les consciences maçonniques. À La Roquebrussanne, cité où les loges ont toujours été actives, le choix des frères s’est porté sur Thibaud Gastaldi, petit employé à la coopérative et connu de tous par son surnom Titou. L’épouse de Titou est elle aussi très connue à La Roquebrussanne, car elle est infirmière en chef à l’hôpital. Yvette Gastaldi, qui a l’estime de tout le personnel hospitalier, s’est refusée à tout commentaire.

Cette origine protestante de la franc-maçonnerie explique son rejet du catholicisme et le pape vient à nouveau de faire savoir qu'un catholique ne peut pas se faire franc-maçon sans commettre un péché grave. »

Qui a été la vedette du jour quelque part, ne serait-ce qu'un seul jour, ne l'oubliera jamais. Tout le monde vous regarde et vous sentez que certains vous admirent quand d'autres vous détestent. Au-delà du remue-ménage que cela fait en vous, s'installe la peur. Comment assumer ? Que répondre aux questions qui me seront posées ? Oui, je suis franc-maçon, mais je ne sais rien de cette disparue du Luberon et j'ai été arrêté par erreur ? Qui me croira ? Et au patron de la coopérative, quand il m'interrogera, comment le rassurer ? En lui affirmant que je ne suis pas un maçon important.

Tout le reste de la page n'avait pas d'intérêt. Le journaliste ne savait rien et déclarait que moi, je savais tout, d'où ma mise en garde-à-vue, et je savais tout parce que j'étais l'unique détenteur des archives et procès-verbaux de la loge, trente kilos de documents que la police recherchait activement.

Je me sentis encore plus vedette quand, un moment plus tard, Marinette vint s'asseoir à ma table et s'y fit servir un café par l'un de ses garçons.

- Mon Titou, ton policier fantoche est franc-maçon.
- Impossible, Marinette ! C'est totalement impossible.
- Il l'est, je te le dis !

Marinette s'expliqua. Fantoche avait discrètement pris une chambre à l'Hôtel du Mail, un tout petit hôtel archi-comble en saison. Il y avait obtenu une chambre sous le toit, plus chaude nuit et jour que le fournil du boulanger voisin. Fantoche y avait veillé toute la nuit. Un mec qui ne dort pas, c'est louche, m'assura Marinette. La patronne de l'hôtel, amie de Marinette, avait évidemment visité la chambre sous le prétexte de faire le lit. Elle y avait trouvé toute une bibliothèque maçonnique avec des rituels et un dictionnaire des symboles.

- Préviens ton mari, je sais qu'il en est, avait dit la patronne de l'hôtel à Marinette.
- Tu sais qu'il en est ? Bravo, car moi je n'en sais rien, lui avait rétorqué Marinette. Il dit peut-être qu'il va en loge, mais j'ai bien peur qu'il aille ailleurs. Tu vois ce que je veux dire ? Merci pourtant de l'information.

Ainsi, Fantoche bossait la nuit sur nos rituels. Qui donc les lui avait passés ? Je devais faire une drôle de tête, car tous ceux qui circulaient en terrasse continuaient de *m'espinner*. L'un d'eux

s'approcha de moi, se pencha vers moi pour ne pas être entendu de Marinette et me dit :

- Nous vous soutenons, Monsieur. Avec le gouvernement que nous avons, il ne faut faire confiance ni à la police ni à la Justice.

Je hochai la tête pour ne pas prendre position.

- Mais pour l'affaire elle-même, demandai-je à Marinette, est-ce que les choses deviennent plus claires ?

Oui, sur un point. Il n'y avait officiellement plus de disparition, mais un meurtre dans une villa du Luberon, villa voisine d'une grande propriété entièrement clôturée qui disposait d'une piste d'atterrissage pour les hélicoptères. Il était courant qu'une voiture de police prenne position à proximité de cette propriété et en surveille l'entrée. Généralement, quand cette voiture banalisée, mais qu'on savait de la police, se mettait en faction, un hélicoptère, parfois deux, surgissait dans le ciel. Vrai ou faux, il s'agissait, disait-on, de passagers venus de l'Élysée.

- Un meurtre commis dans la villa voisine, m'expliqua Marinette, a mis toute la police en alerte maxi.
- Mais qu'est-ce que nos loges ont à faire là-dedans ?
- Le bouc émissaire, mon Titou, tu sais ce que c'est ?

Quand Victor le Belge est arrivé sur la terrasse, il m'a tout de suite vu et a foncé sur moi. Il portait une spectaculaire chemise à fleur qu'il venait de s'acheter.

- Je suis fier de toi, m'a-t-il dit. « Je préfère mourir plutôt que de livrer le secret maçonnique. « C'est admirable, Titou, admirable et d'autant plus admirable que la peine de mort n'existe plus. Tu me diras : le secret maçonnique non plus. Bravo, quand même. Vouloir mourir pour rien, c'est beaucoup mieux que de vouloir mourir pour le Roi.

Je riais. Jamais, trois heures plus tôt, je n'aurais cru pouvoir rire ainsi. Marinette est venue servir elle-même son petit-déjeuner à Victor, qui a repris son discours surréaliste :

- En vérité, en vérité, je te le dis, ce fut Sapho, la grande poétesse grecque, Sapho de Lesbos, qui la première a dit : « Aimez-vous les unes les autres. » Interroge nos sœurs. Les meilleures sont des disciples de Sapho. Les disciples de Jésus, eux, ont simplement plagié Sapho. La fameuse parole « Aimez-vous les uns les autres » servit à créer entre les disciples et les disciples des disciples un lien érotique fort. Tu as lu cet article ?

Il me montrait le journal *La Provence*. Je l'avais lu, hélas ! Bouc-émissaire ? Qu'en pensait en ce moment-même Yvette, ma

femme, qui prétend que j'en fais toujours trop pour la loge. Je lui ai téléphoné à son hôpital, mais on ne me l'a pas passée. Elle était au bloc. On ne pouvait pas la déranger. Yvette, elle, est une femme importante.

Je me rendis alors avec Victor à l'autre bout du mail, sur l'emplacement réservé à notre Delta Ciu-Théo-Nestor qui affrontait en premier éliminatoire un gentil petit Delta dont nos trois frères auraient raison dès qu'ils le décideraient. Le sol avait été arrosé à sept heures du matin, suffisamment pour encoller encore la poussière, mais pas trop pour que le terrain ne devienne pas mou. Un tel sol favorise par trop les très bons joueurs. Ils savent lancer leurs boules très haut quand ils pointent et elles retombent plombées. Ce n'est pas très difficile, mais il faut s'y être exercé des années quand on veut la précision au millimètre, nécessaire en finale de la Coupe. Nous, les gens du cru, comme on dit, nous aimons les grands Deltas de bons joueurs, mais il nous faut aussi des touristes amateurs. Ce sont eux qui font marcher nos commerces.

En cette heure du premier jour des éliminatoires, il y avait, réparties sur l'ensemble du Mail, trente à quarante parties en cours, c'est-à-dire soixante à quatre-vingt Deltas de trois joueurs. Chacun avait son public pour le soutenir, ce qui formait autant d'attroupements plus ou moins denses selon la célébrité de chacun. Nous appelons ces attroupements des galeries et la plus importante, de cent à cent cinquante badauds, était celle du Delta Ciu- Nestor-Théo. Je m'en approchais, suivi de Victor.

Quand Théo joue aux boules, vous ne détournez jamais son attention du jeu. Il porta donc peu d'intérêt à mon arrivée. À ses yeux, je ne pouvais être ni une vedette, ni un franc-maçon important, ni un meurtrier. On avait dû le prévenir que j'étais relâché. Il se contenta donc de me dire à voix basse : « Ne me refais plus jamais le coup des archives, mais tu t'en es sorti, bravo ! »

La petite équipe adverse venait de Bonnieux dans le Luberon. Le Delta Ciu-Théo-Nestor allait lui laisser gagner une ou deux mènes, par politesse, puis lui règlerait son compte quand Théo le déciderait. Il y avait pourtant dans le Delta de Bonnieux une grande femme brune qui pointait fort bien et qui avait le sens du terrain.

Je venais de me glisser discrètement dans la galerie avec Victor quand je reçus une grande claque dans le dos. C'était Jean-Michel Michel, dit Ulysse.

Avec lui, l’Affaire du Luberon prend corps et consistance. Je cesse d’en être accidentellement le seul personnage en vue et, d’Ulysse, on peut dire qu’il a de l’importance. D’abord par sa taille, son poids et son intelligence. Il s’impose naturellement, en philosophe qu’il est, mais qui, dit-il, veut oublier ce qu’on lui a appris, et comme franc-maçon, car il a été pendant trois ans, et très jeune, Conseiller fédéral de la Grande Loge de France. On parlait même de lui pour devenir Grand Maître, mais il lui aurait fallu pour cela faire couper ses cheveux bouclés et ébouriffés, ce qui, dit-il, était contraire à ses principes et au goût de ses nombreuses amies.

Professeur de philo à Paris, Jean-Michel Michel a fait, trente ans après lui, la même école que Théo, celle dont on dit qu’elle est normale et supérieure. C’est là un des secrets des intellos. Ils s’arrangent pour qu’en loge on ne comprenne qu’un mot sur deux dans ce qu’ils disent. Je ne vise pas Théo, parfait maçon au langage toujours clair, ni Victor le Belge, car les surréalistes s’amuse avec les mots, mais je pense à ces Parisiens intellos qui viennent nous visiter, comme Jean-Michel Michel, Gilbert, Bernard et quelques autres. Si vous leur dites, par exemple, qu’une école doit être soit normale soit supérieure, comme une partie de pétanque sera soit perdue soit gagnée, ils éclatent de rire. J’ai l’habitude et ne me vexe plus. Je ne comprends souvent que la moitié de leurs discours, mais cette moitié m’apprend toujours beaucoup et, selon moi, c’est la moitié la plus intéressante. L’autre est faite d’un parisianisme agaçant : ce qu’il faut lire, écouter, admirer, penser. Moi, je pense peu, mais par-moi-même.

La grand-mère de Jean-Michel Michel, la Mère Michel, tenait en Ville-haute la meilleure épicerie de la région, avec un choix d’huiles d’olive à vous flanquer par terre. Théo en raconterait sur elle beaucoup plus que moi. Il aimait causer longuement avec la Mère Michel et ce fut sur les conseils de Théo que Jean-Michel est revenu chez nous faire ses classes de seconde, première et philo.

Fils d’un attaché culturel dans les ambassades, il avait été transbahuté d’Afrique en Amérique, d’où ce surnom d’Ulysse qu’il a gardé. Il se trouvait alors au lycée de l’Alliance française à Santiago du Chili et s’apprêtait à suivre ses parents ailleurs, quand la Mère Michel et Théo nous l’ont rapatrié. « Il a été mon meilleur élève » dit Théo.

De son côté, Ulysse déclare qu'il doit tout à Théo, tout, c'est-à-dire son agrégation de philo, son initiation maçonnique et sa passion pour le théâtre.

Aujourd'hui, Théo n'a plus la même admiration pour Ulysse qui s'est lancé dans le théâtre du Désastre. Ne me demandez pas ce que cela veut dire. Même les surréalistes sont dépassés, m'a déclaré Victor. Il s'agit d'exprimer sur la scène tout ce qui peut abaisser l'homme et démontrer sa petitesse dans le monde sans espoir d'aujourd'hui. « Dérision, Désastre, Déstructuration, Dénaturation, Dénigrement, Déréliction, tous les mots du dictionnaire qui commencent par *de* ou par *dé* font ce théâtre désastreux qui vous donne un brevet de modernisme.

Je n'écris pas cela dans mon procès-verbal pour abaisser Jean-Michel Michel. Les intellos en loge manquent d'humilité devant les frères qui sont partis de rien, mais j'aime Ulysse. Bien que devenu parisien, c'est un frère très chouette et je suis fier d'avoir si souvent causé simplement avec lui. Par malheur, il est, dit-il de lui-même, *sicut luna*, comme la lune en latin. Il s'en vante : une partie de lui dans l'ombre et l'autre au soleil. Il explique par son côté *sicut luna* qu'il cherche la Lumière en loge et par son caractère solaire qu'il nourrisse de Noir son théâtre. C'est là de la dialectique à la parisienne, dit Théo. Faut pas s'en formaliser. Elle est destinée aux gogos. Et Théo cite un passage du Cantique des Cantiques : *Puella procedit sicut luna*. Ulysse le traduit de la façon suivante : *Puella procedit*, la jeune fille s'avança, *sicut luna*, son regard n'exprimait pas une très grande intelligence.

Merci à Victor le Belge, professeur à l'Université libre de Bruxelles, pour m'avoir aidé à rédiger ce passage. La lune et le soleil sont deux symboles majeurs pour nos loges.

Quand Ulysse m'a tapé sur l'épaule, moins d'une heure après ma délivrance, il arrivait d'Avignon où il préparait le Festival de théâtre. Avec treize heures par jour de répétitions, il n'avait pas encore mis les pieds à La Roquebrussanne et n'avait pas entendu parler de l'Affaire du Luberon. Il ne faisait qu'un saut chez nous pour regarder jouer Théo, qui restait son grand prof, son grand frère et comme un père pour lui. Ils avaient aussi en commun tous les deux d'appartenir à la Grande Loge de France où Ulysse, lui, avait été réellement un maçon important, si toutefois cela signifie quelque chose. Pour moi, l'expression est totalement dénuée de sens maçonnique.

Depuis plusieurs années déjà, il ne vient plus nous voir qu'à l'occasion du Festival d'Avignon. Il nous arrive chaque fois avec une actrice différente. Théo, bien plus sévère d'ordinaire envers

tous les excès, boisson, jeu, femmes, politique et le reste, a bien de l'indulgence pour Ulysse. « Toute femme est une île, m'a-t-il dit un soir, et Ulysse navigue de l'une à l'autre en traçant son sillon dans la mer, mais la mer n'en garde pas l'empreinte ».

La seule pièce d'Ulysse que je suis allé voir en Avignon s'intitulait *Le Maître et l'Épicière*. Elle ne m'a pas fait rire. J'ai trouvé qu'elle manquait de respect pour le maître et, selon le jugement sévère de Théo, Ulysse n'avait pas non plus su donner de la grandeur à son épicière, très évidemment inspirée de la Mère Michel, sa grand-mère. Tandis que nous regardions ensemble, Ulysse, Victor et moi, notre Delta donner une belle leçon de pétanque au Delta de Bonnieux, j'ai raconté ma mésaventure à Ulysse qui, pris par ses répétitions en Avignon, n'avait ni lu la presse ni vu ma photo. Je lui ai raconté que Fantoche voulait absolument savoir si lors de notre réunion informelle nous avions parlé d'une certaine Marie-Germaine Blanc.

- Quoi ? s'écria-t-il.
- Ce serait elle qui a disparu.

Je n'ai pas eu le temps d'en dire plus.

- Marie-Germaine ? Mais bien sûr que tu la connais ! Enfin, Titou, tu deviens fou ?

Il me prit par les épaules et il me secoua.

- Titou, Titou, ne me dis pas une horreur pareille ! Disparue ? Où est ce policier ?
- Au commissariat. C'est lui qui m'a relâché, il y a une demi-heure.

Ulysse commençait déjà d'y courir. Il revint sur ses pas, posa ses mains sur mes épaules, deux mains de plomb et il me dit :

- Titou, pas un mot à Théo. Je lui en parlerai moi-même. Pas un mot, Titou, pas un mot. Je compte sur toi. Ni à Théo ni à personne. Secret absolu.

Et Ulysse fendit la foule pour traverser le Mail dans toute sa longueur. Il y avait encore plus de monde qu'une demi-heure plus tôt. Les galeries se touchaient les unes les autres, se chevauchaient, se mélangeaient défendaient leurs places. Je vis Ulysse foncer droit devant lui et contourner l'attroupement devant *Big Brother Bear*.

Théo me recommande de ne pas employer d'expressions toutes faites. Je ne trouve pourtant rien de mieux que « fendre la foule ». Ulysse bousculait les gens pour pouvoir passer. Victor me demanda ce que je lui avais dit qui le faisait courir ainsi. Théo, toujours concentré sur le jeu, même face à une petite

équipe, vit Ulysse s'en aller en courant et s'approcha de moi pour me demander ce qui lui avait pris. Du coup, la galerie me vit, me reconnut comme l'homme du journal, le maçon important qui avait dit « Plutôt mourir que de livrer le secret maçonnique ». Certains m'applaudirent. D'autres me firent la gueule. Je demandai à Théo s'il avait vu le journal. « Non, me répondit-il. Que veux-tu qu'il ait à m'apprendre ? » Un frère, Charles, m'apprit que, sur internet, on s'était déchaîné sur moi avec une photo d'Yvette, ma femme. Il était écrit en légende : « Elle ne mérite pas ça. »

Théo demanda le silence de sa belle voix sonore. « On joue ou on parle ? » demanda-t-il à la galerie de plus en plus nombreuse et, je dois le dire à ma honte, autant pour me voir moi que pour suivre le jeu.

Le Delta de Bonnioux avait gagné deux mènes et les nôtres cinq. La belle et grande femme brune mit alors un point magnifique. Il collait au bouchon. Or, il y avait autour de ce bouchon et très proches de lui trois boules déjà jouées. Théo, son crâne chauve bruni par le soleil et luisant de sueur, gagna le rond, assura bien ses longues jambes, les pieds en équerre et visa. Puis, comme s'il hésitait à tirer, il s'adressa tout sourire à la belle joueuse adverse :

- Madame, je m'en voudrai toujours, mais il me faut vous déloger. D'avance, je vous présente mes excuses.

Théo ne se met jamais au soleil. Il portait une chemisette rouge et blanche à carreaux dans un tissu qui ressemblait à celui dont on fait les nappes des restaurants à l'ancienne. Ses bras tout blancs sortaient des manches courtes en contraste frappant avec son beau crâne bien brun. Je ne sais pourquoi cela donnait une impression de grande faiblesse anti-sportive. De plus, sa façon d'avoir dit « Je dois vous déloger », comme s'il s'agissait pour lui d'un devoir pénible ou d'une mission impossible, provoqua la stupeur de la galerie soudain silencieuse et attentive.

Et il tira. Une frappe sèche et précise, qui fit bondir au loin la boule de la belle femme brune. Celle de Théo avait pris rigoureusement sa place.

- Où est ma boule ? demanda la joueuse de Bonnioux stupéfaite.
- À Marseille, répondit Ciu pour Théo.

Je rappelle et je glorifie ce beau carreau de Théo, le millième peut-être à son palmarès, avec des larmes dans les yeux tant j'ai peur qu'il soit son dernier. « Madame, je dois vous déloger », ce fut du grand Théo, digne de ses belles années d'avant la mort d'Antoinette. La femme de Bonnioux regardait avec admiration

ce bel homme long et maigre qui balançait ses bras tout blancs. C'était une connaisseuse des boules tout à fait digne d'être battue par un Delta comme nous n'en aurons plus.

La partie se terminait, Nestor s'approcha de moi et me dit :

- Te voilà célèbre, Titou. Ce petit tour au bain s'est bien passé ?

À cet instant, deux inconnus s'approchèrent de Théo. Je n'eus même pas le temps de prendre conscience qu'on venait l'arrêter. Il s'éloignait déjà entre les deux flics sans un regard vers nous. Voilà où ma sottise l'avait mené.

A suivre...

Pour encore mieux connaître le vécu maçonnique, lisez, relisez et faites lire LA RÉALITÉ MACONNIQUE de Jean Verdun (éditions Luc Pire) en vente dans toutes bonnes librairies.